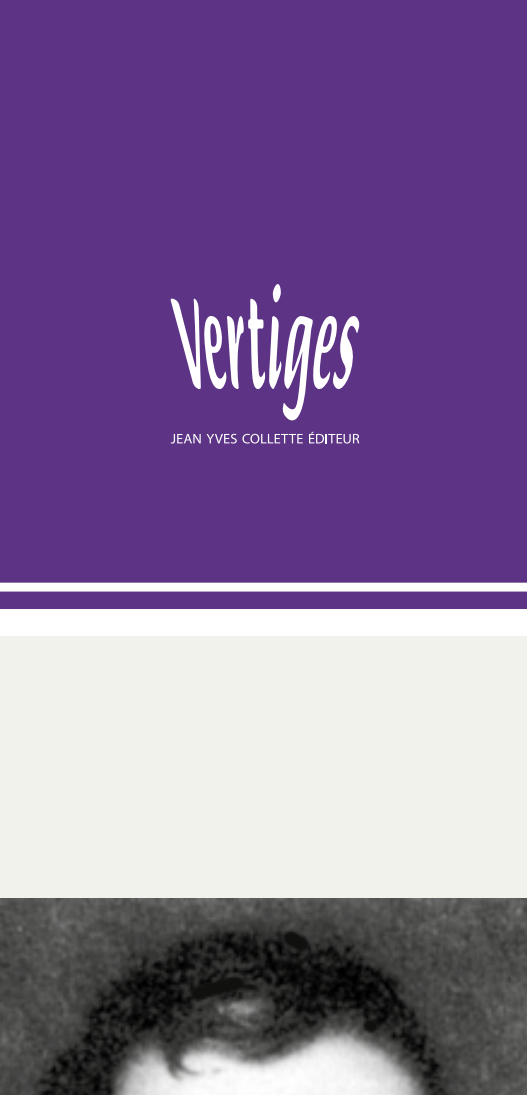


Edgar Allan Poe

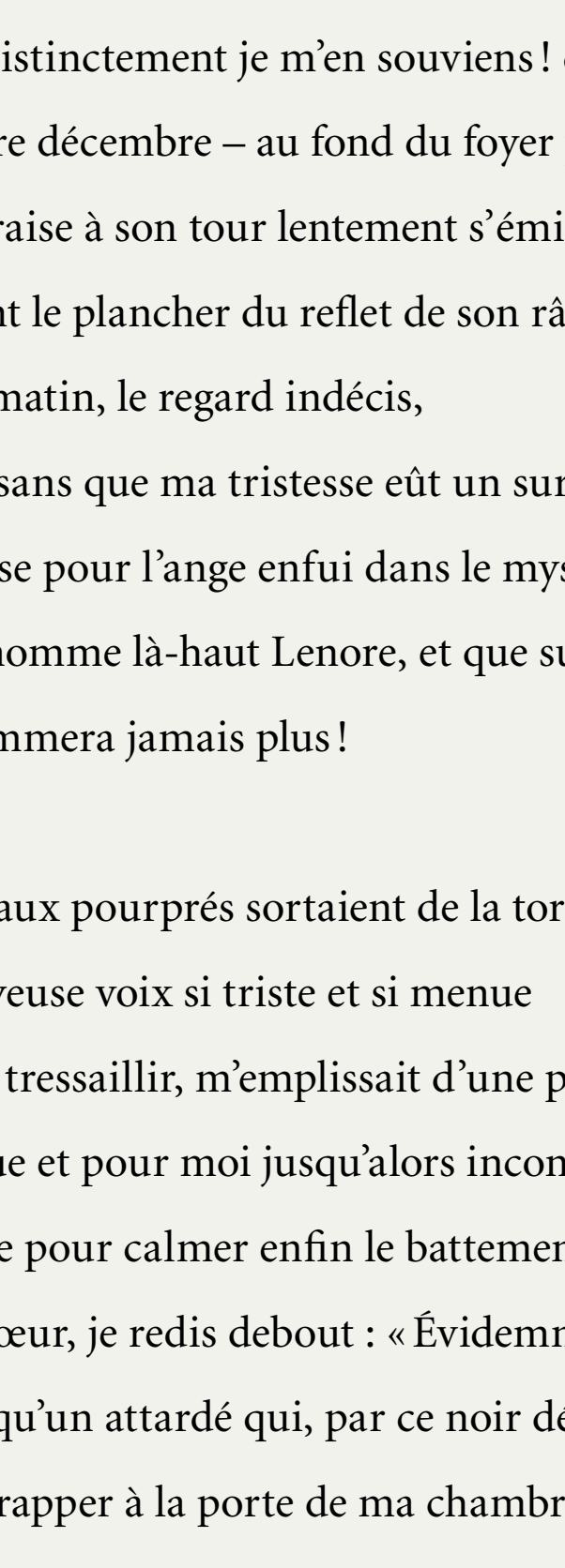
Traduction de Maurice Rollinat

Illustrations de Gustave Doré

Le Corbeau



Vertiges
LES LIVRES COLLECTIFS ÉDITIONS



EDGAR ALLAN POE (1809-1849).

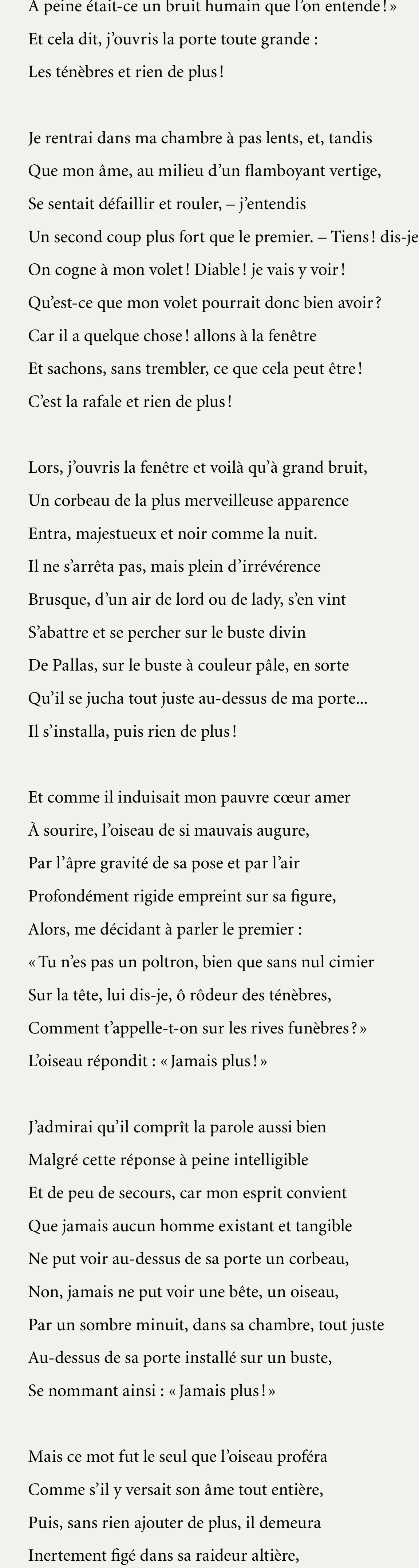
Vers le sombre minuit, tandis que fatigué
J'étais à méditer sur maint volume rare
Pour tout autre que moi dans l'oubli relégué,
Pendant que je plongeais dans un rêve bizarre,
Il se fit tout à coup comme un tapotement
De quelqu'un qui viendrait frapper tout doucement
Chez moi. Je dis alors, bâillant, d'une voix morte :

« C'est quelque visiteur – oui – qui frappe à ma porte :
C'est cela seul et rien de plus ! »

Ah ! très distinctement je m'en souviens ! c'était
Par un âpre décembre – au fond du foyer pâle,
Chaque braise à son tour lentement s'émettait,
En brodant le plancher du reflet de son râle.
Avide du matin, le regard indécis,
J'avais lu, sans que ma tristesse eût un sursis,
Ma tristesse pour l'ange enfui dans le mystère,
Que l'on nomme là-haut Lenore, et que sur terre
On ne nommera jamais plus !

Et les rideaux pourprés sortaient de la torpeur,
Et leur soyeuse voix si triste et si menue
Me faisait tressaillir, m'emplissait d'une peur
Fantastique et pour moi jusque' alors inconnue :

Si bien que pour calmer enfin le battement
De mon cœur, je redis debout : « Évidemment
C'est quelqu'un attardé qui, par ce noir décembre,
Est venu frapper à la porte de ma chambre ;
C'est cela même et rien de plus. »



Pourtant, je me remis bientôt de mon émoi,
Et sans temporiser : « Monsieur, dis-je, ou madame,
Madame ou bien monsieur, de grâce, excusez-moi
De vous laisser ainsi dehors, mais, sur mon âme,
Je sommeillais, et vous, vous avez tapoté
Si doucement à ma porte, qu'en vérité
À peine était-ce un bruit humain que l'on entende ! »

Et cela dit, j'ouvris la porte toute grande :

Les ténèbres et rien de plus !

Je rentrais dans ma chambre à pas lents, et, tandis
Que mon âme, au milieu d'un flamboyant vertige,
Se sentait défaillir et rouler, – j'entendis
Un second coup plus fort que le premier. – Tiens ! dis-je,
On cogne à mon volet ! Diable ! je vais y voir !
Qu'est-ce que mon volet pourrait donc bien avoir ?
Car il a quelque chose ! allons à la fenêtre
Et sachons, sans trembler, ce que cela peut être !
C'est la rafale et rien de plus !

Lors, j'ouvris la fenêtre et voilà qu'à grand bruit,
Un corbeau de la plus merveilleuse apparence
Entra, majestueux et noir comme la nuit.

Il ne s'arrêta pas, mais plein d'irrévérence
Brusque, d'un air de lord ou de lady, s'en vint
S'abattre et se percher sur le buste divin
De Pallas, sur le buste à couleur pâle, en sorte
Qu'il se jucha tout juste au-dessus de ma porte...
Il s'installa, puis rien de plus !

Et comme il induisait mon pauvre cœur amer
À sourire, l'oiseau de si mauvais augure,
Par l'âpre gravité de sa pose et par l'air
Profondément rigide empreint sur sa figure,
Alors, me décidant à parler le premier :

« Tu n'es pas un poltron, bien que sans nul cimier
Sur la tête, lui dis-je, ô rôdeur des ténèbres,
Comment t'appelle-t-on sur les rives funèbres ? »

L'oiseau répondit : « Jamais plus ! »

J'admirai qu'il comprit la parole aussi bien
Malgré cette réponse à peine intelligible
Et de peu de secours, car mon esprit convient
Que jamais aucun homme existant et tangible
Ne put voir au-dessus de sa porte un corbeau,
Non, jamais ne put voir une bête, un oiseau,
Par un sombre minuit, dans sa chambre, tout juste
Au-dessus de sa porte installé sur un buste,
Se nommant ainsi : « Jamais plus ! »

Mais ce mot fut le seul que l'oiseau proféra
Comme s'il y versait son âme tout entière,
Puis, sans rien ajouter de plus, il demeura
Inertement figé dans sa raideur altière,
Jusqu'à ce que j'en vinsse à murmurer ceci :

– Comme tant d'autres, lui va me quitter aussi,
Comme mes vieux espoirs que je croyais fidèles,
Vers le matin il va s'enfuir à tire-d'ailes !
L'oiseau dit alors : « Jamais plus ! »

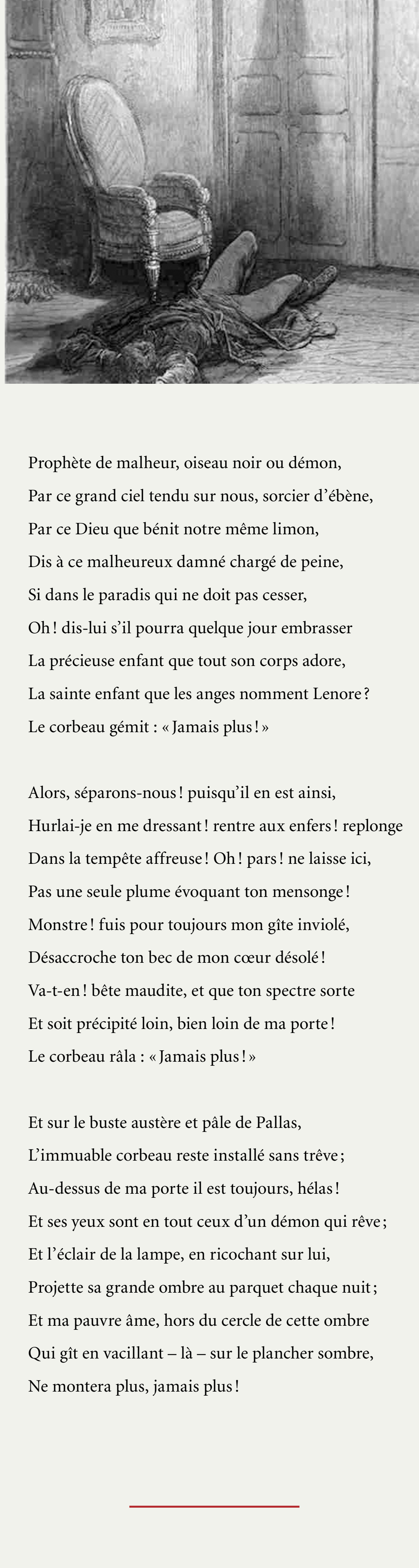
Sa réponse jetée avec tant d'à-propos
Me fit tressaillir. « C'est tout ce qu'il doit connaître,
Me dis-je, sans nul doute il recueillit ces mots
Chez quelque infortuné, chez quelque pauvre maître
Que le deuil implacable a poursuivi sans frein,
Jusqu'à ce que ses chants n'eussent plus qu'un refrain,
Jusqu'à ce que sa plainte à jamais désolée
Comme un *De profundis* de sa joie envolée,
Eût pris ce refrain : « Jamais plus ! »

Ainsi je me parlais, mais le grave corbeau,
Induisant derechef tout mon cœur à sourire,
Je roulai vite un siège en face de l'oiseau,
Me demandant ce que tout cela voulait dire.
J'y réfléchis, et, dans mon fauteuil de velours,
Je cherchai ce que cet oiseau des anciens jours
Ce que ce triste oiseau, sombre, augural et maigre,
Voulait me faire entendre en croassant cet aigre
Et lamentable : « Jamais plus ! »

Et j'étais là, plongé dans un rêve obsédant,
Laisant la conjecture en moi filer sa trame,
Mais n'interrogeant plus l'oiseau dont l'œil ardent
Me brûlait maintenant jusques au fond de l'âme,
Je creusais tout cela comme un mauvais dessein,
Béant, la tête sur le velours du coussin,
Ce velours violet caressé par la lampe,
Et que sa tête, à ma Lenore, que sa tempe
Ne pressera plus, jamais plus !

Alors l'air me sembla lourd, parfumé par un
Invisible encensoir que balançaient des anges,
Dont les pas effleuraient le tapis rouge et brun,
Et glissaient avec des bruissements étranges.
Malheureux ! m'écriai-je, il t'arrive du ciel,
Un peu de népenthès pour adoucir ton fiel,
Prends-le donc ce répit qu'un séraphin t'apporte,
Bois ce bon népenthès, oublie enfin la mort !
Le corbeau grinça : « Jamais plus ! »

Prophète de malheur ! oiseau noir ou démon,
Criaï-je, que tu sois un messager du diable,
Ou bien que la tempête, ainsi qu'un goémon
T'ait simplement jeté dans ce lieu pitoyable,
Dans ce logis hanté par l'horreur et l'effroi,
Valeureux naufragé, sincèrement, dis-moi,
S'il est, s'il est sur terre un baume de Judée,
Qui puisse encor guérir mon âme corrodée ?
Le corbeau glapit : « Jamais plus ! »



Prophète de malheur, oiseau noir ou démon,
Par ce grand ciel tendu sur nous, sorcier d'èbène,
Par ce Dieu que bénit notre même limon,
Dis à ce malheureux damné chargé de peine,
Si dans le paradis qui ne doit pas cesser,
Oh ! dis-lui s'il pourra quelque jour embrasser
La précieuse enfant que tout son corps adore,
La sainte enfant que les anges nomment Lenore ?
Le corbeau gémit : « Jamais plus ! »

Alors, séparons-nous ! puisqu'il en est ainsi,
Hurlai-je en me dressant ! rentre aux enfers ! replonge
Dans la tempête affreuse ! Oh ! pars ! ne laisse ici,
Pas une seule plume évoquant ton mensonge !
Monstre ! fuis pour toujours mon gîte inviolé,
Désaccroche ton bec de mon cœur désolé !
Va-t-en ! bête maudite, et que ton spectre sorte
Et soit précipité loin, bien loin de ma porte !
Le corbeau râla : « Jamais plus ! »

Et sur le buste austère et pâle de Pallas,
L'immuable corbeau reste installé sans trêve ;
Au-dessus de ma porte il est toujours, hélas !
Et ses yeux sont en tout ceux d'un démon qui rêve ;
Et l'éclair de la lampe, en ricochant sur lui,
Projette sa grande ombre au parquet chaque nuit ;
Et ma pauvre âme, hors du cercle de cette ombre
Qui gît en vacillant – là – sur le plancher sombre,
Ne montera plus, jamais plus !

Le Corbeau,
(*The Raven*),

poème d'Edgar Allan Poe (1809-1849)
est paru, en anglais, pour la première fois,
le 29 janvier 1845, dans le *New York Evening Mirror*,
puis, la même année, dans *The Raven and other Poems*,
à New York, chez Wiley & Putnam.

Traduit en vers français
par Maurice Rollinat (1846-1903).

ISBN : 978-2-89668-049-8
© Vertiges éditeur 2009
– 0050 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org